

Voyage initiatique à bord du Transsibérien

Rail-movie. Du Valais au Yunnan, un lent périple ferroviaire avec des comédiens qui épousent magnifiquement leurs personnages.

Au sud des nuages,
de Jean-François Amiguet.
Suisse. 1 h 21.

C'est un rude et taiseux, l'Adrien (Bernard Verley), soixante-dix ans, perdu avec ses vaches dans les alpages du Valais, au-dessus des villages du val d'Hérens. Et ne voilà-t-il pas que son troupeau, faut l'abattre, une des bêtes ayant contracté le mal. Alors que faire, sinon malgré tout effectuer le voyage qu'il s'offre avec des potes une fois l'an pour sécher la cagnotte constituée au café. La dernière virée, c'était Amsterdam. Pourquoi pas de nouveau puisqu'ils y ont « encore deux copines ». Mais voilà, l'Adrien, cette fois, c'est aller en Chine par le train qui le branche : « On boit des verres, on regarde par la fenêtre, quatorze jours de voyage, on a juste assez. » Et quand l'Adrien a parlé... AFP



Au sud des nuages du réalisateur suisse Jean-François Amiguet, un vrai bijou d'humanité.

Bobine des autres, sur fond de combats de taureaux, de clochettes tintinnabulantes et de musique alpestre. C'est furieusement rural. Déjà, l'un renonce à partir et les deux autres font la gueule. Pour remplacer le défaillant, au grand dam d'Adrien qui le découvre trop tard, les compères

ont ramassé le Roger (François Morel), neveu d'Adrien (« Il a pas inventé l'eau chaude mais il sait les langues »), plouc de chez plouc quelque part entre le Hulot de Tati et monsieur Brun chez Pagnol, qui, de surcroît, a de facto trahi les siens en s'installant à la ville.

« J'aime pas la montagne et j'aime pas la neige, et là-haut, il n'y a que deux saisons, l'hiver passé et l'hiver prochain », avouera-t-il plus tard.

Déjà, qu'ils nous plaisent ces mecs, alors même que l'intrigue se met seulement en place ! Humainement sans doute, tant leurs failles suin-

tent sous leurs certitudes, mais avant tout cinématographiquement, tronches qui occupent massivement l'écran, visages burinés de manuels exposés aux intempéries, frères de sang des ouvriers de *Schultze Gets The Blues* – le beau film de Michael Schorr sur des laissés-pour-compte

de la mondialisation dans les mines anciennement est-allemandes –, chemises à carreaux, larges bretelles, sacs à dos de montagnard, casquette américaine pour Adrien et chapeaux tyroliens de cuir noir pour les autres, on voit le tableau...

Un long voyage commence, par le car postal, le train local ensuite et enfin l'express pour Berlin. On se la joue maussade, on boit des canons et puis tout recommence. À Berlin, les dissensions s'accroissent entre qui veut voir le Mur, « mais c'est qu'un mur », et qui veut voir les bêtes, au zoo s'entend. Les silences lourds sont plus pesants que les mots (Roger : « Après mon deuxième divorce, j'ai plongé, deux mois d'hôpital... »). C'est après la monotone traversée des grandes plaines qui mènent en Biélorussie passées à taper le carton en descendant des chopines (« Comment tu peux savoir, c'est toujours la même chose, pas une montagne, rien... »).

Voici Moscou et ses soirées glauques dans le goût d'Amsterdam. Retour à la case départ par avion sur Zu-

rich pour le Léon, victime d'un malaise dont il ne se remettra pas (« Le Léon, il a plus sa femme et ça ronge... »), et le quatrième sbire qui l'accompagne. Désormais, Adrien et Roger sont face à face, en route pour Oulan-Bator (« Y a pas grand-chose à voir »), ou plutôt le seraient si Roger ne jouait soudain les bons samaritains vis-à-vis d'une Mongole importunée par un soupirant ou un compagnon. Coup de foudre qui nous entraîne à la recherche de la belle dans la fin, touchante dans la confession qu'il adresse sur un banc à une femme du cru incapable de comprendre le changement des bogies à la frontière chinoise, apercevant par la vitre sans s'y intéresser la Grande Muraille et arrivant à Pékin paumé. Ce serait une erreur de croire le parcours achevé. Il ne le sera que dans le Yunnan (en français : au sud des nuages) où Adrien – était-ce son but secret pour entreprendre ce voyage ? – retrouvera l'atmosphère festive des combats d'animaux, avant la fin, touchante dans la confession qu'il adresse sur un banc à une femme du cru incapable

de le comprendre, hitchcockienne dans la nécessité de l'aveu pour que l'œuvre arrive à son terme, mais inutilement redondante en termes de message : perte de sa fille, de sa mère et de son frère, merci, on avait depuis longtemps compris sa solitude.

C'est, une nouvelle fois, un beau film que nous donne Jean-François Amiguet, réalisateur trop discret, plus souvent dans son village valaisan que sous les feux des médias. On aime le principe de ce road-movie qui prend son temps, de ce voyage initiatique où les personnages se découvrent sans s'y attendre, de cette description hors du commun de la solitude d'hommes dépassés par leur époque, qui le sentent et en souffrent. Premiers dans leur bistro, poussière aux yeux du monde. L'œuvre, quoique courte, s'effrite quelque peu en route mais ses bases sont solides, à l'image de ses comédiens qui épousent magnifiquement leurs personnages, et de l'humanisme qui en découle.

Jean Roy